

# Bibliographie

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Revue de Théologie et de Philosophie**

Band (Jahr): **21 (1971)**

Heft 5

PDF erstellt am: **11.07.2024**

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

MARC PHILONENKO, etc. : *Pseudépigraphes de l'Ancien Testament et Manuscrits de la mer Morte*, I. Paris, PUF, 1967, 66 p.

SCIENCES  
BIBLIQUES

Ce 41<sup>e</sup> Cahier de la *RHPR* (Strasbourg) constitue la première étude d'une série sur les Pseudépigraphes de l'A.T. relus à la lumière des manuscrits de la mer Morte récemment découverts. Les quatre travaux qui le composent ont fait l'objet d'un séminaire dirigé par le professeur Philonenko à la Faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg. Elles ont pour titres: Le Martyre d'Esaië et l'histoire de la secte de Qumrân (M. Philonenko), Une source essénienne chez Commodien (F. Schmidt), L'histoire des bienheureux du temps de Jérémie et la Narration de Zozime: arrière-plan historique et mythique (J.-Cl. Picard), Le portrait de l'Antichrist (J.-M. Rosenstiehl). Comme ces titres l'indiquent, il s'agit de recherches fort savantes sur des textes peu connus, d'où leur incontestable utilité. Dans le détail, les hypothèses avancées nous paraissent parfois fragiles et quelque peu systématique le désir des auteurs d'éclaircir certaines énigmes d'histoire littéraire par les seuls textes de Qumrân: origine essénienne du Martyre d'Esaië (p. 10), écrits esséniens connus par Commodien (p. 25), réinterprétation essénienne du mythe iranien du Var de Yima (p. 39 ss), origine du portrait de l'Antichrist dans les spéculations esséniennes (p. 60). Mais, quoi qu'il en soit, la moisson des faits relevés est impressionnante; on attend avec impatience les numéros suivants de la série annoncée.

PIERRE BONNARD.

GERHARD VON RAD : *La Genèse*. Genève, Labor et Fides, 1968, 452 p.

Il n'est pas nécessaire de présenter longuement le commentaire du professeur G. von Rad sur la Genèse, puisqu'il est sans doute bien connu de tous ceux qui s'intéressent au premier livre de la Bible. Paru en 1949 déjà dans la collection « Das Alte Testament Deutsch » dont il est un des meilleurs volumes, cet ouvrage est maintenant accessible au public francophone, ce dont il faut se réjouir. G. von Rad est en effet un remarquable exégète, il excelle à présenter en peu de lignes le commentaire substantiel d'une péricope; son érudition est sans défaut, mais il sait l'utiliser à bon escient en visant à dégager l'essentiel du récit biblique, son intention kérygmatique. Il suffit de lire les pages qu'il consacre à la vocation d'Abraham (p. 153 ss), au sacrifice d'Isaac (p. 240 ss), à la lutte de Jacob avec l'ange (p. 324 ss) pour s'en convaincre. Il serait intéressant de comparer son étude avec le commentaire de Calvin de 1554, qui a paru également chez Labor et Fides en 1961, ou encore avec celui de Claus Westermann, l'ancien collègue de von Rad à Heidelberg, dans la série « Biblischer Kommentar — Altes Testament » qu'édite depuis 1966 le Neukirchener Verlag et qui marquera sans doute l'histoire de l'exégèse de la Genèse.

ROBERT MARTIN-ACHARD.

PAUL BEAUCHAMP : *Création et séparation*. Etude exégétique du chapitre premier de la Genèse. Paris, Aubier Montaigne, 1969, 423 p. (Bibliothèque des sciences religieuses.)

Paul Beauchamp, professeur d'exégèse de l'Ancien Testament à la Faculté de théologie de Lyon-Fourvière a consacré un important ouvrage à l'examen du premier chapitre de la Genèse. Son étude dense et érudite, parfois difficile, renouvelle l'approche du récit de la création et fait honneur aux recherches bibliques actuelles dans l'Eglise catholique. L'auteur s'arrête avant tout au thème de la création par séparation dont il démontre l'importance dans Genèse 1. Il commence par analyser soigneusement la structure de ce chapitre et met en évidence le rôle du quatrième jour (p. 92 ss) qui indique que l'heptaméron vise à établir un calendrier. Le texte biblique « suggère en fait deux commencements, celui de la semaine avec la création de la lumière le dimanche, et un autre avec la création des astres et la mise en marche du temps astral, le mercredi » (p. 113). Au chapitre 2, P. Beauchamp examine de plus près le thème de la séparation dans Gen. 1 : 1 ss et notamment dans les premiers versets ; le chapitre 3 est consacré à l'étude des expressions verbales de la séparation (ainsi *habdîl*, *mîn*, *šâbâ'*). Parlant au chapitre suivant de la cosmologie sacerdotale et de son milieu de vie, l'auteur évoque la communauté lévitique du Chroniste, ce qui peut surprendre au premier abord, mais mérite réflexion (p. 273 ss), puis il traite de textes cosmologiques apparentés comme les psaumes 148, 136, 8, Jér, 31 : 35 ss, Prov. 8 : 22 ss, etc. (chapitre 5) et du genre littéraire et de la fonction de l'heptaméron (chapitre 6) : Genèse 1, qui est une des représentations de la création parmi d'autres au sein de la Bible, est un récit — et non un hymne, comme on le suggère parfois — dont « la finalité est avant tout didactique et informative » (p. 392) ; il nous présente un Dieu qui crée en séparant, mais « ce que Dieu sépare, Dieu l'unit aussi et n'est-ce pas là que (la création) tend ? » (p. 373). — En terminant ce bref résumé je souhaite à l'étude de P. Beauchamp des lecteurs nombreux et attentifs.

ROBERT MARTIN-ACHARD.

H. RONDET, E. BOUDES, G. MARTELET : *Péché originel et péché d'Adam*. Paris, Le Cerf, 1969, 103 p. (Avenir de la théologie, n° 9).

Ce livre se compose de quatre contributions, relativement anciennes d'ailleurs. Les deux premières, dues à la plume de H. Rondet et de G. Martelet traitent de la question du péché originel. Pour avoir coupablement écarté une lecture sérieuse des textes de Gen. 2 et de Rom. 5, pour avoir essayé de mettre au goût du jour le magma des idées catholiques sur le sujet, nos auteurs livrent un texte chargé d'imprécisions et fort éloigné de la théologie biblique. Si d'un côté on affirme la chute et la souillure héréditaire qui en résulte, par ailleurs le mal n'est qu'un manque qui tend à disparaître dans la lente ascension vers le Christ. Dans cette perspective évolutionniste Adam n'est que le premier des pécheurs, qui même portait déjà le péché originel. Dogme, liberté et sciences humaines, pense-t-on, sont ainsi respectés ! — Les deux derniers chapitres, rédigés par Boudes et Rondet, sont le fruit d'une compréhension 1° magique du baptême, 2° héréditaire du péché. Il s'agit de connaître le sort des petits enfants morts sans baptême. Sans nous attarder sur la légitimité de telle entreprise, disons que Boudes, après de savantes spéculations, conclut que l'Eglise peut suppléer au baptême par ses prières, alors que Rondet voit dans la mort de ces enfants une « participation à la mort et à la résurrection du Sauveur » ! Livre de vulgarisation peut-être, certes pas « avenir de la théologie ».

DANIEL PERREN.

*Mélanges bibliques en hommage au R. P. Béda Rigaux*, publiés sous la direction de Mgr Albert Descamps et du R. P. André de Halleux. Gembloux, Duculot, 1970, 619 p.

Le P. Béda Rigaux a fêté ses soixante-dix ans. A cette occasion, ses collègues et ses amis de Louvain lui ont offert un recueil de mélanges qui prouve l'admiration et l'affection que les exégètes de tous pays et de toutes confessions portent au spécialiste — si l'on peut dire ! — de l'Antichrist et des épîtres aux Thésaloniciens. L'avant-propos de Mgr Charue et l'introduction de Mgr Descamps nous révèlent l'homme derrière le savant et, à côté de l'intellectuel, l'homme d'action et de cœur. — Il serait fastidieux d'indiquer les titres des trente-cinq contributions de ce volume. Disons qu'elles portent, à deux exceptions près, sur le Nouveau Testament : quatre sur Matthieu, une sur Marc, six sur Luc, quatre sur Jean, deux sur les Actes, neuf sur Paul, etc. On notera particulièrement l'étude de I. de la Potterie sur le titre *Kurios* chez Luc et l'enquête de J. Duplacy sur les lectionnaires.

FRANÇOIS BOVON.

MARTIN DIBELIUS : *Die Botschaft von Jesus Christus*. 2<sup>e</sup> éd. Munich, Siebenstern-Taschenbuch Verlag, 1967, 157 p.

Préfacée par Hans Conzelmann, la deuxième édition de ce petit livre de Martin Dibelius (1883-1947) n'a rien perdu de son actualité depuis sa première édition (1935). L'idée de l'auteur était excellente : grouper les plus anciens témoignages du Nouveau Testament sur Jésus en les classant par genres littéraires et en les faisant suivre d'une brève explication historique pour chacun de ces genres. C'était, vulgarisé, en pleine crise du national-socialisme, tout le projet de l'ouvrage capital *Die Formgeschichte des Evangeliums* (1919). Il est très intéressant de relever aujourd'hui le détail de la classification de Dibelius : la prédication (seulement quatre textes dont Phil. 2 et Jean 1), les premiers récits (dont celui de la Passion, avec 1 Cor. 15), quelques paraboles, quelques brèves déclarations de Jésus, quelques grands récits de miracles et enfin quelques « légendes » empruntées aux récits de l'enfance de Jésus et de sa résurrection. Les explications qui suivent ce choix sont d'une clarté exemplaire, que seul pouvait atteindre un maître en la matière. La conclusion générale est que, si tous ces textes ont été écrits pour servir à la première prédication chrétienne, ils n'en demeurent pas moins cohérents et fidèles à leur propos fondamental qui était de montrer que « la vie terrestre de Jésus était porteuse de la parole décisive de Dieu pour le monde » (p. 157).

PIERRE BONNARD.

HENRI VAN DEN BUSSCHE : *Jean, Commentaire de l'Évangile spirituel*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1967, 578 p.

Professeur à l'Université de Louvain, Henri van den Bussche a consacré plusieurs publications au 4<sup>e</sup> évangile, avant de décéder accidentellement. Il faut saluer avec reconnaissance ce grand commentaire, le premier en langue française qui tienne compte (jusqu'à un certain point) de la recherche récente. Après une large introduction, l'explication du texte, exemptée de toute note si ce n'est de renvois au texte biblique, se divise en quatre parties : le livre des signes, le livre des œuvres, le livre des adieux et celui de la Passion. Un « lexique johannique » complète le volume et renvoie aux principaux passages de l'Évangile et du commentaire. — Dans le domaine critique, l'auteur défend éner-

giquement la position traditionnelle : le 4<sup>e</sup> évangile est bien l'œuvre de l'apôtre Jean, qui est « le disciple bien-aimé » et a écrit également les épîtres johanniques et l'Apocalypse. L'explication du texte, elle, suit de près les versets et dégage bien l'importance de l'« heure » johannique (celle de la crucifixion-résurrection-don de l'esprit) qui donne à toute l'œuvre du Christ son point culminant et son sens. Bien des clichés anciens sont abandonnés, tels celui de l'intercession de Marie aux noces de Cana (Jean 2 : 1-11), celui de l'interprétation eucharistique hâtive de Jean 6. Les procédés de la composition johannique sont excellemment mis en évidence. — Mais on peut se demander si, comme l'auteur et son éditeur semblent le penser, le sens obvie du texte est toujours le plus exact ? Nous ne nous prononcerons pas sur la valeur de l'argument d'authenticité. Mais il faut regretter, du moins, l'absence d'intérêt pour l'arrière-plan historique et littéraire de l'œuvre. Jean a-t-il écrit en solitaire ? Ne s'est-il pas situé dans le débat historique des chrétiens avec les Juifs à la fin du premier et au début du second siècle ? Est-il indifférent à la pensée de la gnose, de l'hermétisme et de Qumrân, ou aux prétentions des cercles baptistes ? On n'adhérera pas sans autres, non plus, à l'option générale du commentaire qui paraît être celle-ci : « Le Jésus que Jean nous révèle, c'est... Jésus glorieux, ou plus précisément celui que Jean a vu entrer dans la gloire » (p. 33). Tout au moins soulignera-t-on, plus que l'auteur ne le fait, le côté paradoxal de cette gloire.

BERTRAND ZWEIFEL.

ROBERT BAULÈS : *L'Évangile, Puissance de Dieu*. Commentaire de l'épître aux Romains. Paris, Le Cerf, 1968, 334 p. (Lectio Divina, 53.)

On peut être très reconnaissant à l'auteur de rendre compte au début de son ouvrage et de sa méthode de lecture et de ses présupposés philosophiques. Étant donné que l'intérêt et la valeur d'un commentaire en dépendent en grande partie, on ne peut que souhaiter voir se généraliser cette façon de faire. C'est précisément dans l'introduction que M. Baulès écrit : « ... nous postulons que le système conceptuel utilisé en général par S. Paul est le système biblique » (p. 9). Cette option, liée aux présupposés philosophiques, détermine les 300 pages qui suivent. En effet, l'intérêt du commentaire réside en grande partie dans l'analyse conceptuelle faite en relation avec une lecture typologique de l'Ancien Testament, ainsi que dans l'essai de systématisation qui en découle : le but est, semble-t-il, d'aboutir à une compréhension du réel signifié par les textes dans le sens de l'établissement d'un système où chaque élément est correctement intégré (cf. par exemple, à propos de Rom. 5 : 2, l'essai de voir des correspondances entre les deux aspects objectifs de la foi, les deux composantes de la paix divine et les deux caractéristiques essentielles de Dieu dans l'Écriture : miséricorde et fidélité, pp. 164-65). Mais ce qui rend la compréhension de Paul qu'à M. Baulès hypothétique, c'est que son option ne lui permet pas de voir les textes par rapport au milieu culturel ambiant : l'Ancien Testament est par exemple considéré comme un tout indifférencié, et Paul n'est compris qu'à partir de ce « système biblique » dont on attend la définition. On peut d'ailleurs se demander si M. Baulès ne vit pas aussi en dehors de l'histoire : un coup d'œil sur la table des auteurs cités laisse songeur... Néanmoins, ce commentaire dogmatique très intéressant vaut la peine d'être consulté ; car il apporte des points de vue différents de ceux auxquels un exégète protestant notamment est habitué.

JACQUES MATTHEY.

WERNER GEORG KÜMMEL : *Die Theologie des Neuen Testaments*. Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1969, 311 p.

Spécialiste des exposés savants et chargés de notes critiques, le professeur Kümmel s'est accordé le plaisir d'une description synthétique, rapide, sans notes, de la théologie du Nouveau Testament, comme il est de règle dans la nouvelle série des *Grundrisse* rattachés à *Das Neue Testament Deutsch*. C'est une réussite, par l'équilibre de l'ensemble des quatre parties (La prédication de Jésus d'après les évangiles synoptiques, La foi de l'Eglise primitive, tant paléstinienne qu'hellénistique, La théologie de Paul, La christologie johannique), qui nous repose d'exposés plus désinvoltes, et par la force convaincante des options de l'auteur sur les points en discussion : présence du Royaume de Dieu, mais limitée à l'activité de Jésus (p. 35 ss.), validité permanente de l'éthique de Jésus, fondée sur sa propre œuvre historique (p. 44 ss.), point de foi en Jésus dans les synoptiques, mais foi en Dieu rendue possible par la présence de Jésus (p. 58), rejet, au niveau des synoptiques, de l'interprétation pascal du dernier repas de Jésus (p. 82 ss), importance capitale de la foi et déjà des énoncés théologiques de la période prépaulinienne (p. 85 ss.), Paul présenté principalement comme théologien, mais non systématicien, de l'œuvre « dernière » de Dieu en Jésus-Christ (p. 123 ss.), évolutions sémantiques indéniables de la terminologie christologique au premier siècle (p. 140 ss.), incohérence logique, mais non théologique, des développements pauliniens sur la croix de Jésus (p. 165 ss.), réserve à l'égard des interprétations sacramentalistes du paulinisme et du johannisme (*so wirkt die Taufe nichts anderes als der Glaube...*, p. 193), permanence de l'eschatologie linéaire chez Jean (p. 262 ss.), unité polémique de la foi et de l'amour dans le johannisme mais divergence entre l'évangile et la première épître dans l'interprétation de la croix (p. 269 ss). La thèse générale de l'auteur est que, si les quatre théologies envisagées sont fort différentes, elles n'en sont pas moins unanimes à affirmer l'actualité du salut accompli en Jésus-Christ (mais conçoivent-elles cette actualité de façons identiques ?), « ... so dass unsere Gegenwart von der einmaligen Vergangenheit dieses Handelns Gottes ebenso bestimmt wird wie vom hoffenden Blick auf die zukünftige Vollendung dieses Handelns » (p. 295). Ni très original, ni même suffisant sur les évangiles synoptiques et les écrits deutéro-pauliniens, ce manuel a les avantages d'une synthèse claire et solide.

PIERRE BONNARD.

HEINRICH BALTENSWEILER : *Die Ehe im Neuen Testament. Exegetische Untersuchung über Ehe, Ehelosigkeit und Ehescheidung*. Zürich, Zwingli Verlag, 1967, 288 p.

Privat-docent à l'Université de Bâle, Heinrich Baltensweiler publie ici la thèse sur le mariage dans le Nouveau Testament qu'il a soumise à la même université en 1965. Il examine minutieusement les « loca » bibliques du mariage à la lumière de la critique et de l'exégèse récentes, Dans une première partie, il campe le témoignage de l'Ancien Testament, et ceux du judaïsme et des textes hellénistiques. La seconde partie est consacrée aux Evangiles, principalement Marc et Matthieu. La troisième partie aborde les épîtres, de I Thess. à I Pi. A la lumière des conclusions, solidement fondées, de l'auteur, il appert que Jésus n'a pas cherché à énoncer de nouvelles règles sur le mariage, mais contesté la casuistique de son temps, et fondé à nouveau l'absolu de la fidélité conjugale sur la reconnaissance de l'ordre voulu par le Créateur. Ce n'est qu'au niveau des épîtres pastorales (I Tim., Tit.) qu'un pas est franchi en direction d'un

enseignement systématique. Celui-ci est souvent emprunté au monde ambiant, tout en étant motivé différemment, il est vrai. C'est le cas par exemple, de l'ordre de soumission de la femme à son mari. Avec les Ephésiens seulement, on peut parler d'un vrai enseignement ; il n'est plus fondé sur l'ordre de la création, mais étroitement lié à la christologie et à la sotériologie. On constate la même évolution dans le domaine du divorce et du remariage. Ils sont déjà exclus par Jésus. Ses paroles cependant ne sont pas une loi, mais une révélation de l'ordre du Créateur, et la mise en évidence de la grandeur et de la sainteté du mariage. La communauté a fait de ses paroles une loi sur le mariage ; elle parut alors trop lourde à supporter, ce qui explique en partie les clauses d'exceptions qui paraissent inspirées de la casuistique juive (les premiers chrétiens étaient des judéo-chrétiens !). On peut suivre cette évolution à travers Matthieu, Luc et Paul. D'importantes remarques sur le célibat, étroitement mis en rapport avec l'eschatologie, terminent cet ouvrage qui devrait faire date pour une juste compréhension du mariage selon la Bible. BERTRAND ZWEIFEL.

HISTOIRE  
DE L'ÉGLISE  
ET DE LA  
PENSÉE  
CHRÉTIENNES

*Quellen zur Geschichte des Papsttums und des römischen Katholizismus.*  
I. bis 5. Auflage herausgegeben von CARL MIRBT. 6. völlig neu bearbeitete Auflage von KURT ALAND. Band I : Von den Anfängen bis zum Tridentinum. Tübingen, Mohr, 1967, 693 p.

Plus qu'à une réimpression, nous avons affaire avec cet ouvrage à une refonte complète du Mirbt. Le dialogue œcuménique demande des bases documentaires élargies, non seulement pour l'histoire des temps modernes, mais aussi pour la préhistoire des questions actuellement débattues. Alors que la 5<sup>e</sup> édition du Mirbt comprenait 797 numéros et allait jusqu'en 1921, la présente édition en compte 1094 et s'arrête au Concile de Trente. Les principales adjonctions concernent saint Thomas — il passe de 5 à 120 citations et occupe une place énorme — Ignace de Loyola, le Concile de Trente et le Catéchisme romain. Cette nouvelle édition ne saurait être utilisée sans précautions. Comme l'a montré Horst Fuhrmann (*Der alte und der neue Mirbt*, dans *Zeitschrift für Kirchengeschichte* t. 79 (1968) n° 2, p. 198-205), pour la période qui va de Léon le Grand à Thomas d'Aquin (p. 206-331), les textes sont souvent donnés d'après des éditions vieilles, alors que les nouvelles éditions sont négligées. Des imprécisions dans la transcription, dans les identifications et dans les références doivent rendre le lecteur prudent. On ne peut pour cette période que le renvoyer au précieux travail de mise au point de Fuhrmann. OLIVIER FATIO.

*Cathares en Languedoc.* Toulouse, Privat, 1968, 332 p. (Cahiers de Fanjeaux, 3.)

L'ouvrage s'ouvre sur un très utile compte rendu par E. Delaruelle de l'état actuel des études sur le catharisme. Il se poursuit dans une deuxième partie avec des articles de Y. Dossat, M.-H. Vicaire et R. Manselli consacrés aux sources (documents de l'Inquisition, polémistes contemporains, troubadours, etc.) grâce auxquelles nous connaissons ce mouvement. La dernière partie traite de problèmes d'histoire plus locale et s'attache à certains événements (« le concile cathare de Saint-Félix », par Y. Dossat) ou certaines régions du Languedoc (« le diocèse de Carcassonne et le Laurageais au XII<sup>e</sup> siècle », par E. Griffe ; « le diocèse d'Albi », par M. Bécamel) où s'est affirmé le catharisme. Nous analyserons un peu plus longuement l'article intéressant d'Yves Dossat qui présente à partir

de documents de l'Inquisition la vie quotidienne des cathares. Ces renseignements, limités puisque extorqués par la force, permettent de conclure que l'hérésie, très largement diffusée, l'est souvent de manière superficielle dans la vie courante. Sur les croyances des hérétiques, ils nous apprennent fort peu de choses. Il en ressort néanmoins un décri de la Création (« Deus non fecit visibilia »), la négation des sacrements (baptême, eucharistie, mariage) et de la résurrection des morts. Les interrogatoires de l'Inquisition parlent par contre du « sacrement » cathare, le *consolamentum* donné aux mourants pour assurer leur salut à condition qu'ils puissent réciter l'oraison dominicale. Pour ne pas perdre le bénéfice de cette imposition des mains, certains allaient jusqu'à l'*endura*, c'est-à-dire le suicide par la faim. Ils décrivent également les croyants : les *ductores* qui permettent aux hérétiques de circuler de nuit dans les régions qu'ils connaissent mal et d'atteindre un gîte sûr chez les *receptores* ; les *questores*, responsables d'une véritable organisation financière *ad opus haereticorum* ; les *nuncii*, précieux intermédiaires entre les parfaits, les bons hommes et les croyants. Les documents de l'Inquisition nous renseignent encore sur la prédication du clergé catholique et sur son attitude à l'égard de l'hérésie qui va de l'hostilité farouche des ordres mendiants à la passivité bienveillante de certains prélats séculiers. Mentionnons encore une excellente étude, malheureusement trop brève, de Christine Thouzellier sur « La Bible des cathares languedociens et son usage dans la controverse au début du XIII<sup>e</sup> siècle ». Une série de confessions cathares inédites est publiée à la fin de ce volume d'un haut niveau qui constitue un dossier fort complet sur ce problème.

OLIVIER FATIO.

*Paix de Dieu et guerre en Languedoc au XIII<sup>e</sup> siècle.* Toulouse, Privat, 1969, 366 p. (Cahiers de Fanjeaux, 4.)

Cet ouvrage réunit une série d'articles destinés à éclairer, sous l'angle de l'histoire de l'Eglise, des idées religieuses, du droit, de la littérature épique et des mentalités, le problème de la guerre sainte en pays chrétien, et en particulier celui de la croisade des Albigeois au XIII<sup>e</sup> siècle. Cette guerre sainte, aux yeux des auteurs, est indissociable de la Paix de Dieu. Dès le XI<sup>e</sup> siècle, en effet, elles sont étroitement liées : la première doit procurer la seconde au genre humain. Par ailleurs, pour durer, la paix — qui avec les temps s'est identifiée avec la foi catholique — exige la guerre sainte contre les « fractores pacis », qu'ils soient musulmans ou cathares. Paix et croisade sont toutes deux « Filles-Dieu », essentielles à l'équilibre du monde chrétien du XII<sup>e</sup> siècle. Après cette orientation générale de E. Delaruelle (« Paix de Dieu et croisade dans la chrétienté du XII<sup>e</sup> siècle »), G. Sicard décrit la « Paix et la guerre dans le droit canon du XII<sup>e</sup> siècle ». Cette bonne étude, basée sur le décret de Gratien et ses commentaires, montre comment la guerre se justifie sous la forme de la croisade, et de la lutte légitime contre l'hérésie : « pro lege sive fide servanda, pro pace acquirenda vel conservanda ». Ainsi guerre et paix ne s'opposent pas mais sont les deux aspects d'une même recherche de l'ordre et de la justice. R. Bonnaud-Delamare montre un exemple concret de l'organisation de la paix de Dieu avec « La convention régionale de paix d'Albi de 1191 ». M.-H. Vicairé insiste, lui, sur l'aspect religieux de « L'affaire de paix et de foi » du Midi de la France (1203-1215). L'assassinat en 1208 du légat d'Innocent III, Pierre de Castelnau, chargé de faire prêter serment aux seigneurs de combattre l'hérésie, marquera le début de la croisade des Albigeois. L'étude de R. Foreville, « Innocent III et la croisade des Albigeois », décrit de manière très éclairante comment le pape



après ce meurtre, décide d'expurger l'hérésie ; pour ce faire, il transfère l'idée de croisade des infidèles aux hérétiques. Il confère à la croisade des Albigeois une indulgence qui rappelle celle accordée aux croisés de Terre Sainte. Ce transfert trouvera sa sanction au IV<sup>e</sup> Concile de Latran. L'article de R. Lejeune sur « L'esprit de croisade dans l'épopée occitane » est l'occasion d'une mise au point utile et soignée des chansons de geste occitanes. E. Delaruelle utilise les mêmes sources pour décrire « La critique de la guerre sainte dans la littérature méridionale ». Y. Dossat se tourne vers les chroniqueurs pour découvrir diverses visions de la croisade : hostile aux hérétiques chez l'historien cistercien Pierre des Vaux-de-Cernai, plus neutre et résignée chez Guillaume de Puylaurens, enfin nettement hostile aux croisés dans une Chanson de patriotes toulousains. Ce même auteur présente le personnage controversé du chef de la croisade, Simon de Monfort, excellent type du baron de l'époque, courageux et brutal. Ces deux études, comme les suivantes, doivent, aux yeux des éditeurs, illustrer la mentalité de l'époque. Il nous semble qu'elles brossent des portraits plutôt qu'elles ne recréent réellement ce frémissement de vie si complexe et multiple qu'est une mentalité. Cette remarque ne vise nullement à rabaisser la valeur des contributions, mais seulement à signaler les limites de l'entreprise de la III<sup>e</sup> partie de ce volume. Parmi ces portraits, mentionnons ceux des « Clercs de la croisade » par M.-H. Vicaire, du « Vicomte de Béziers (1185-1209) vu par les troubadours » par R. Nelli, une présentation des Templiers et Hospitaliers en Languedoc pendant la croisade et des Saints militaires de la région de Toulouse par E. Delaruelle et la description de la commanderie hospitalière de Rayssac par H. Blaquièrre. Quelques planches et cartes agrémentent cet ouvrage qui est un utile complément au cahier de Fanjeaux n°3.

OLIVIER FATIO.

*Les Universités du Languedoc au XIII<sup>e</sup> siècle.* Toulouse, Privat, 1970, 342 p. (Cahiers de Fanjeaux, 5.)

La première partie de l'ouvrage retrace l'origine et l'évolution des Universités de Toulouse et de Montpellier. La première fut fondée en 1229. Elle constituait une clause du traité de Meaux-Paris qui mettait un terme à la croisade contre les Albigeois. L'université devait par son enseignement remplacer les armes contre les hérétiques. La seconde fut fondée par une Bulle de Nicolas IV en 1289, mais les diverses écoles qui la constituaient, droit, médecine, arts, existaient déjà auparavant. La théologie n'y occupait alors qu'une place fort réduite. La présentation de ces deux hautes écoles est confiée à E. Delaruelle, « De la croisade à l'université ; sociétés et mentalités à Toulouse au début du XIII<sup>e</sup> siècle » ; à Y. Dossat, « L'Université de Toulouse, Raimond VII, les Capitouls et le roi » ; à M.-H. Vicaire, « L'école du chapitre de la cathédrale et le projet d'extension de la théologie parisienne à Toulouse (1072-1217) » ; à M. Bories, « La fondation de l'université de Montpellier ». — Dans la deuxième partie — les maîtres et leur enseignement — on remarquera l'excellente présentation par M.-H. Vicaire de la personne et de l'œuvre dogmatique et exégétique de Roland de Crémone, maître de théologie à Paris, qui fut envoyé à Toulouse pour y occuper la première chaire de théologie, et celle, non moins bonne, par Y. Dossat, de Jean de Garlande et de Hélinand. Ces deux hommes, venus de Paris, échouèrent à cause de leur maladresse dans leurs efforts contre l'hérésie. Leur départ permit à l'Université de Toulouse de repartir sur de nouvelles bases. On notera

également les contributions de P. Amargier, « Prêcheurs et mentalité universitaire dans la province de Provence au XIII<sup>e</sup> siècle » ; de H. Gilles, « L'enseignement de droit en Languedoc au XIII<sup>e</sup> siècle » ; d'E. Delaruelle, « Théologie et médecine à l'Université de Montpellier ». — La troisième partie attire l'attention sur quelques universités dont l'existence fut éphémère : le *studium* de Narbonne (par J. Caille), attesté en 1247, établi pour lutter contre l'hérésie et comprenant vraisemblablement en plus de la théologie, des enseignements de droit et d'« artes » ; l'Université de Pamiers, créée par une Bulle de Boniface VIII en 1295 (par G. de Llobet) ; celle de Cahors qui date de 1332 (par A. Edwards). Enfin signalons la contribution de J. Faury, « Les collèges à Toulouse au XIII<sup>e</sup> siècle ». — L'ouvrage se termine sur une conclusion de J. Le Goff qui situe l'histoire des universités languedociennes dans l'histoire générale des universités au XIII<sup>e</sup> siècle.

OLIVIER FATIO.

CARMEN ENNESCH : *Les cathares dans la cité*. Paris, Picard, 1969, 147 p.

Par une série de brefs tableaux sur la vie, les rites et l'histoire des cathares, l'auteur veut défendre la thèse que la force d'une Cité — c'est-à-dire d'une civilisation — ne dépend pas des moyens de puissance dont elle dispose mais de la valeur des hommes qui la composent. Au prix de rapprochements, forcés à notre avis, elle essaie de rendre familiers au lecteur les hérétiques languedociens et de montrer les traits communs au XIII<sup>e</sup> siècle et à l'époque contemporaine.

OLIVIER FATIO.

AENEAS SYLVIUS PICCOLOMINUS (Pius II) : *De gestis concilii Basiliensis commentariorum libri II*. Edited and translated by Denys Hay and W. K. Smith. Oxford, Clarendon Press, 1967, 268 p.

Dans ce texte fort connu, rédigé en 1440, Piccolomini, qui était arrivé au Concile de Bâle comme secrétaire du cardinal Capranica, relate le moment critique de l'assemblée : la déposition du pape Eugène IV en 1439 (livre I) et l'élection de Félix V en 1440 (livre II). Son récit vivant, rédigé en un beau style cicéronien, épouse les thèses conciliaristes de ses protecteurs successifs. Les renseignements qu'il donne sur le président du concile, Louis d'Aleman, archevêque d'Arles, et sur le Panormitain (Nicolo de Tudeschi, archevêque de Palerme), envoyé d'Alphonse V, sont intéressants. Il faut noter avec les éditeurs que, devenu évêque, Piccolomini condamna en 1450, dans son *De rebus Basiliae gestis commentarius*, les idées conciliaristes qu'il estimait factieuses et schismatiques. Enfin, élu pape sous le nom de Pie II, il promulgua la Bulle *Execrabilis* qui mit fin au mouvement conciliariste en jetant l'anathème sur tout appel à un futur concile. Dans ces conditions le texte édité par Hay et Smith devait prendre une saveur particulière. Il connut plusieurs éditions aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles, mais jusqu'alors aucune édition critique n'en avait été donnée. Le texte de celle-ci suit le texte de l'édition princeps non datée, qui parut à Bâle peu après 1521. Il est critiqué par les six manuscrits qui ont été retrouvés à Bâle, Vienne et Edimbourg. Une introduction précise renseigne le lecteur sur la tradition conciliariste, le concile de Bâle et la vie de Piccolomini. Le texte est accompagné d'une traduction anglaise.

OLIVIER FATIO.

GABRIEL BIEL : *Defensorium obedientiae apostolicae et alia documenta*.  
Cambridge Harvard University Press (Mass.), 1968, 387 p.

Le *Defensorium obedientiae apostolicae*, dont MM. Oberman, Zerfoss et Courtenay donnent ici la première édition critique, a été rédigé par Gabriel Biel en 1462. Il prend le parti du pape dans la lutte qui opposait Pie II à l'archevêque Dieter d'Isenburg. Ce dernier, que l'on surnommait le second pape du Nord, avait refusé de se soumettre aux exigences posées par le pape pour la ratification de son élection à Mayence. Il en avait appelé à un concile contre le pape qui l'avait déposé en s'appuyant sur la Bulle *Execrabilis* et l'avait remplacé par Adolphe de Nassau. Dans son *Defensorium*, Biel insiste sur l'autorité de l'Eglise. Or le rempart de cette autorité, c'est l'unité de l'Eglise et celle-ci est indissolublement liée au siège romain. Ce désir de préserver l'unité du troupeau est par conséquent l'un des principaux mobiles de la position anti-conciliaire de Biel et de son insistance sur la charge pastorale de Saint Pierre et de ses successeurs. Toutes les questions religieuses doivent être soumises au Saint Siège auquel la hiérarchie doit être soumise. Ceci exclut la possibilité pour un prélat — Dieter d'Isenburg — de se dérober aux devoirs imposés par le pape, lesquels, précise Biel, doivent toujours servir à l'édification de l'Eglise. — Le texte du *Defensorium*, accompagné d'une traduction anglaise, est basé sur les deux éditions de Tübingen (1500) et de Hagenau (1510), et sur deux manuscrits récemment découverts. Il est suivi d'une série de documents singulièrement éclairants pour toute la controverse conciliariste : la Bulle *Execrabilis* (1460), la sentence contre Dieter (1461) et la défense de ce dernier (1461), la réplique de Teodoro Laelio, défenseur de Pie II, contre Grégoire Heimbürg, le fougueux défenseur de Dieter et du duc Sigismond de Tyrol également excommunié pour conciliarisme (1462), l'encyclique en faveur d'Adolphe de Nassau, successeur désigné par le pape de Dieter (1462). Le volume s'ouvre sur une introduction historique substantielle qui retrace l'affrontement entre le pape et Dieter et montre comment cette affaire secoua tout l'Empire.

OLIVIER FATIO.

A. RAVIER, H. DE LUBAC, K. HRUBY, H. JAEGER, I. HAUSHERR, S. TYSZKIEWICZ, I. GOETZ, R. ARNALDEZ, M. KALTENMARK, A. BAREAU, O. LACOMBE, J. P. CUTTAT : *La Mystique et les mystiques*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1967, 1123 p.

Cet ouvrage n'est pas un livre, mais un ensemble de monographies. C'est pourquoi on ne saurait le résumer, même en bien des pages. On ne peut que le présenter. Les savantes études réunies en ce volume — on pourrait dire : en cette somme — cherchent à répondre à des questions à la fois très pressantes, et très actuelles : De quelles valeurs spirituelles les diverses « mystiques » existant dans le monde sont-elles porteuses : la juive, la protestante, l'orthodoxe, l'islamique et les nombreuses mystiques dites « païennes » ? Facilitent-elles aux croyants, de familles spirituelles si diverses, l'approche de la divinité ? Et si oui, dans quelle mesure ? Souvent on les déclare étrangères à la foi romaine : est-ce réalité, ou simple apparence ? Comment entendre la transcendance de la mystique catholique par rapport aux mystiques d'autres confessions ou d'autres religions ? Ces mystiques, qui semblent si diverses au premier abord, sont-elles totalement différentes, ou bien convergent-elles à certains égards ? — A grand regret nous devons nous borner à citer les sujets traités et les noms des auteurs : Vie humaine et vie divine (A. Ravier) ; Eléments de spiritualité juive (abbé Hruby) ; La mystique protestante et anglicane (attaché de recherches H. Jaeger) ;

Les premières générations chrétiennes (I. Hausherr, de l'Institut oriental) ; La spiritualité orthodoxe russe (S. Tyszkiewicz, du *Russicum*) ; Spiritualité chez les primitifs (J. Goetz, de l'Université grégorienne) ; La mystique musulmane (R. Arnaldez, de Beyrouth) ; La mystique taoïste (M. Kaltenmark, des Hautes Etudes) ; La mystique bouddhiste (A. Bareau, des Hautes Etudes) ; Le Brahmanisme (O. Lacombe, de Paris). Ces dix études sont comme encadrées par deux exposés : une préface de H. de Lubac, qui situe ces réponses dans la récente histoire des problèmes de spiritualité ; et une conclusion de J. A. Cuttat, essai de synthèse, très personnelle (trop, peut-être ?) d'un vif intérêt : *Expérience chrétienne et spiritualité orientale*, (200 pages). — Pour la plupart ces textes ont été écrits par des théologiens. Mais — et cela ajoute encore à la valeur de l'ouvrage — plusieurs d'entre eux, avant d'aboutir à la « plénitude de la foi catholique », ont cheminé par les itinéraires spirituels qu'ils décrivent. Cette union de la science acquise et de l'expérience vécue donne à cette somme une note toute particulière. — De très heureuse façon chaque auteur a fait suivre son texte d'une orientation bibliographique parfois abondante. Un tableau synoptique (plus de 70 pages : spiritualité orientale, expérience chrétienne : le contraste, la convergence, dépassement *in Christo*) et deux index rendent de précieux services au lecteur. Sans céder à l'esprit de clocher, signalons avec joie que notre Vinet a sa place dans le chapitre sur la mystique protestante. En p. 377, H. Jaeger cite ces mots pénétrants du moraliste lausannois : « Celui qui aime Dieu le connaît, la connaissance est subordonnée à l'amour. » Et encore ceci, qui fait penser à une page connue de Kierkegaard, dans *l'Ecole du christianisme* : « Je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger ; cette parole, l'Évangile l'a mise dans la bouche de Dieu. Dieu frappe à la porte de notre cœur, comme un étranger en détresse frappe à la porte de l'habitation des hommes. Il ne vous fait pas chercher par un messager, il vient nous chercher lui-même ; au lieu de nous inviter à nous unir à lui, il vient lui-même s'unir à nous ... Emmanuel ou l'Incarnation, voilà le premier et le dernier mot du dogmatisme chrétien... »

EDMOND GRIN.

VED MEHTA : *Les théologiens de la mort de Dieu*, enquêtes et interviews. Paris, Mame, 1969, 232 p.

VED MEHTA : *Theologie zwischen Tür und Angel*, Porträt einer Avantgarde. Zurich, Zwingli Verlag, 1968, 278 p.

THÉOLOGIE  
CONTEMPO-  
RAINE

Deux traductions, française et allemande, de *The new Theologian* paru en 1965 à New-York et à Londres. Cet ouvrage n'est pas un livre de théologie. C'est un reportage. Un journaliste s'interroge, après la publication de *Honest to God* (J. A. T. Robinson) : qu'est-ce qui a préparé cet événement ? comment a-t-il été ressenti par le public ? L'auteur mène son enquête, des USA en Grande-Bretagne, puis sur le continent. Il interviewe, entre autres, Niebuhr, Tillich, van Buren ; Robinson, Ramsey ; Barth, Bultmann, Bethge. — Qu'en penser ? Le livre apparaît fort décousu. On ne craint pas, semble-t-il, de tomber dans l'anecdote. Aucune ligne directrice ne sous-tend l'exposé. Surtout, on semble vouloir empêcher le lecteur de seulement soupçonner qu'il puisse y avoir, parfois, quelque enjeu dans le débat. Bref, une simple promenade...

PIERRE GISEL.

MAURICE CORVEZ : *Dieu est-il mort ?* Paris, Aubier-Montaigne, 1970, 269 p.

Un théologien catholique passe en revue la pensée de Barth, Bultmann, Bonhoeffer, Tillich, Hamilton, Van Buren, Altizer, Robinson, Cox, Vahanian, Richardson, Newbiggin, Ernst Bloch. C'est une introduction destinée au public cultivé. C'est aussi un procès. L'auteur, en effet, croit à la possibilité pour la raison de conclure à l'existence de Dieu. Mais écoutons-le plutôt : *Aussi longtemps qu'il ne sera pas clair, pour les chrétiens, que l'existence de Dieu, principe et fin de toute chose, est une vérité « démontrée » par une démarche rationnelle, il y aura, comme ver dans le fruit, un élément d'instabilité dans la doctrine et la vie de la foi* (p. 262). On comprendra sans peine, après cela, que la théologie de la mort de Dieu soit déclarée *insensée* (p. 267).

PIERRE GISEL.

L. M. DEWAILLY O.P. : *Jésus-Christ, Parole de Dieu*. Paris, Le Cerf, 1969, 200 p.

L'auteur reprend une série de sermons prononcés en 1937 à Stockholm et édités en 1944. Son intuition était « qu'on pouvait éclairer une foule de réalités ou de problèmes en rappelant que la Parole de Dieu est une personne qui a nom Jésus-Christ. Cette conviction n'a rien perdu de son importance et de son actualité pour les chrétiens de toutes les Eglises » (p. 10). Nous avons donc une deuxième édition refondue, mais sans avoir remanié complètement son premier exposé, il y a apporté des modifications et notamment un nouveau chapitre de conclusion : « L'Eglise et les hommes d'aujourd'hui à l'écoute de la Parole ». Pour illustrer la pensée de L. M. Dewailly sur Jésus-Christ, Parole de Dieu, je relève cette phrase : « Dieu prend l'initiative, apostrophe l'homme, se présente en déclinant son nom et en proposant son dessein, invite l'homme à prendre la parole à son tour. Il fait de l'homme son auditeur, mais aussi son interlocuteur... Il se dit comme Dieu, et l'homme se dira comme homme, comme homme en face de Dieu, interpellé et appelé par Dieu, comme homme devenu fils de Dieu » (p. 167).

MARCEL FALLET.

*Die päpstliche Autorität im katholischen Selbstverständnis des 19. und 20. Jahrhunderts*. Herausgegeben von Erika Weinzierl. Salzburg, Pustet, 1970, 291 p.

Cet ouvrage est le fruit du onzième colloque organisé par le Centre international de recherche de Salzbourg, en 1969. Nous entrons en contact avec le résumé des débats, mais la partie la plus importante du livre nous transmet huit travaux qui étudient comment l'autorité du pape a été envisagée par les différents courants du catholicisme (des conservateurs comme J. de Maistre aux modernistes comme Buonaiuti en passant par les libéraux comme Lord Acton). Sont aussi analysées les réactions de la hiérarchie (Vatican I, Pie X, Pie XII, Vatican II). Il n'était pas possible d'étudier un tel sujet sans aborder le thème de l'autorité ecclésiale (et non seulement papale). Et nous nous demandons si les difficultés provoquées par Vatican I ne s'atténueront pas dans la mesure où l'infailibilité de l'Eglise sera expliquée d'une manière plus nuancée qu'au XIX<sup>e</sup> siècle. Car la formule *ex sese* qui caractérise la nature de l'enseignement pontifical manifeste bien l'aspect *arbitral* de la fonction du ministère de Pierre, ce que méconnaissait en fait le gallicanisme. Mais sa charge, le pape ne peut l'exercer qu'en communion vitale avec toute l'Eglise. Aussi l'expression d'infailibilité « séparée » appliquée au successeur de Pierre est-elle à rejeter.

GEORGES BAVAUD.

JACQUES FLAMAND : *Saint Pierre interroge le pape*. Paris, Le Cerf, 1970, 180 p. (Avenirs, 12.)

Le titre de ce petit livre est significatif. C'est au nom du Pierre de l'Évangile qu'un laïque catholique, professeur au Département des sciences religieuses de l'Université d'Ottawa, met en question le caractère monarchique de la papauté. Il montre comment l'Église a été imprégnée, jusqu'au Concile Vatican II, par les conceptions néo-platoniciennes du Pseudo-Denys et le modèle de la société féodale. Aux notions de hiérarchie et de pouvoir doivent se substituer celles de communion et de service. Au-delà de *Lumen Gentium* et surtout de la « *Nota explicativa praevia* », l'infaillibilité et la souveraineté du pape devraient s'effacer pour faire place à un ministère d'unité dans la charité qui pourrait s'étendre aux différentes Églises chrétiennes constituées en patriarcats. L'évêque de Rome redeviendrait, comme il le fut aux origines, simplement le vicaire de Pierre.

FRANÇOIS GRANDCHAMP.

GUSTAVE THILS : *Choisir les évêques ? Elire le pape ?* Gembloux, J. Duculot, 1970, 95 p. (Réponses chrétiennes, n° 13.)

L'occasion de cet ouvrage : Une interview malheureuse du cardinal Daniélou qui déclarait que changer le système de l'élection du pape « serait attenter directement à la structure même de l'Église. » Mgr. Thils répond vertement : « Les défenseurs maladroits d'une pseudo-unité sont paradoxalement des fossoyeurs de la foi. » Il n'a pas de peine en effet à montrer que le mode choisi pour élire les évêques et les papes a considérablement varié au cours des siècles et il souhaite que les Églises locales soient consultées avant de recevoir leur pasteur, rejoignant sur ce point le cardinal Daniélou qui déclarait : « Il est souhaitable que le peuple de Dieu soit associé au choix de ses pasteurs d'une manière plus directe que cela ne se fait aujourd'hui. »

GEORGES BAVAUD.

EDOUARD LANDOLT : *Paolo VI uno stile poetico*. Catania Edigraf editrice, 1969, 207 p.

J'avoue — c'est sans doute un aveu d'ignorance — la perplexité où me plonge ce livre. L'intention de l'auteur est claire, louable, intéressante : présenter au grand public, en une série de six volumes, des textes caractéristiques de notre époque et, à son avis, d'une valeur vitale (textes de Paul VI, Martin-Luther King, Robert Kennedy et quelques déclarations de jeunes). Je ne conteste pas la valeur de ces textes, ni leur actualité, ni leur spiritualité. Dans les quelques fragments d'encycliques ou de discours publiés, l'éloquence de Paul VI n'a rien de rhétorique, on sent un besoin loyal d'aller au fond des grands problèmes d'aujourd'hui. Mais les commentaires et l'analyse de ces textes sont tellement abstraits et obscurs qu'ils sont difficilement lisibles. Il faudrait un lexique, établi par le commentateur lui-même. Comment traduire le terme « poétique », créateur, dynamique, réaliste ? Qu'est-ce que la « parole rythmique ? » que la « contrée de la parole » ? A force de trop expliquer un texte, on finit par l'émietter ou le voiler. Et c'est dommage pour le texte — et le commentateur...

LYDIA VON AUW.

JOSEPH RATZINGER : *Das Problem der Dogmengeschichte in der Sicht der katholischen Theologie*. Köln, Westdeutscher Verlag, 1966, 46 p. (Arbeitsgemeinschaft für Forschung des Landes Nordrhein-Westfalen, Heft G. 139.)

Cet opuscule d'un théologien catholique-romain nous donne une idée de la mutation profonde intervenue dans son Eglise face à la compréhension du développement historique du dogme. Il prend position face à ce qu'il appelle la *reductio in historiam* qu'Hegel a opérée. L'auteur s'interroge sur la mise en œuvre de la dialectique entre l'événement unique de la venue du Christ et son appropriation constamment renouvelée dans l'histoire. Il en va du dogme comme de l'exégèse ; c'est l'explication de l'événement christique selon les normes de la *regula fidei*, elle-même dégagée de l'Écriture ; il s'agit de soumettre à une critique incessante les éléments humains trop humains du dogme à l'intérieur de ce cercle herméneutique. La conformité du dogme au mystère du Christ sera assurée, à travers les barrières du langage et de la distance historique, par sa soumission à la structure fondamentale de la crucifixion et de la résurrection. Il s'agit d'une conformité de foi, qui assure et la fidélité et le renouvellement. Dans ses expressions diverses, le dogme ne rendra jamais compte du Christ de manière parfaitement adéquate, mais toujours « asymptotiquement ». Cette façon de voir les choses nous est très proche, et c'est dans ce sens que nous souhaitons voir l'auteur poursuivre. Il reste à préciser mieux le statut de l'histoire des dogmes comme science, et à serrer de plus près le double mouvement du développement du dogme que l'auteur résume en *Entfaltung* et *Vereinfachung*. L'erreur ne semble être ainsi qu'une *Überwucherung*... Et l'on pourrait aussi aborder de front les problèmes de la pluralité des énoncés dogmatiques et de leur ordonnance réciproque. Mais, telle qu'elle est, cette conférence académique engage déjà à un dialogue fécond.

ETIENNE VISINAND.

DOROTHÉE SÖLLE : *Imagination et obéissance*. Paris, Casterman, 1970, 92 p. (Christianisme en mouvement, 13).

Mère de famille et théologienne « de pointe », connue depuis longtemps en Allemagne dans le grand public par les « veillées de prières politiques », D. Sölle fait enfin son entrée dans la société de langue française. Par ce petit livre typique de cette recherche d'une foi en mouvement, « Imagination et obéissance » se présente comme un essai rapide dont l'idée principale est de redonner au christianisme les valeurs d'imagination, de créativité et de bonheur. — « L'homme doit décider lui-même de ce qui est à faire, il n'est pas l'exécutant d'ordres qui lui ont été donnés » (p. 42). C'est un fait que la volonté de Dieu n'est jamais fixée à l'avance et donc la situation n'est jamais prévisible, c'est pourquoi la réponse de l'homme ne peut être qu'une décision dans l'instant, sans pouvoir s'appuyer sur la loi. L'importance de la recherche menée par D. Sölle ne peut échapper à personne, il est de toute urgence de prendre connaissance de cette réflexion.

MARCEL FALLET.

*Leben Angesichts des Todes. Beiträge zum theologischen Problem des Todes.* — Helmut Thielicke zum 60. Geburtstag. Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck), 1968, 325 p.

La recension d'une *Festschrift* offerte, dans nombre d'universités, à un professeur jubilaire n'est jamais une tâche facile. Comment, dans les vingt ou trente lignes traditionnelles, signaler avec quelque détail seize contributions ? Reproduire simplement la table des matières ? Pas la peine. S'arrêter à trois ou quatre des exposés, parce qu'ils nous ont particulièrement frappé ? Peu équitable... Tentons de faire... au moins mal. Pour le lecteur de Suisse romande qui a quelque mémoire, cet ouvrage en évoque aussitôt un autre, à certains égards : la captivante série de conférences offerte au public cultivé de Neuchâtel par quelques professeurs de l'université, parue en 1952 sous le titre : « L'homme face à la mort ». Notons toutefois cette différence : pour la série neuchâteloise, on avait fait appel à un représentant de chacune des facultés de l'*Alma mater*. Tandis que les auteurs hambourgeois sont tous des théologiens ; par là on a cherché à donner au livre davantage d'unité. Et pourtant, entre ces seize études, quelle riche diversité ! Comme de juste A.T. et N.T. ont leur large part : *Tod und Leben... als Funktionen des richtenden und rettenden Gottes im A.T.* (M<sup>me</sup> M. L. Henry) ; *Vom Leben und Tod in den Psalmen* (H. J. Kraus, qui commente l'exégèse de Calvin) ; *Der Schatz im Himmel* (Koch, à propos de Mat. 19 : 22) ; *Die Hoffnung angesichts des Todes im Wandel der paulinischen Aussagen* (Hunzinger). — L'histoire n'est pas oubliée : *Spätmittelalterliche Predigt im Angesicht des Todes* (Elze) ; *Auferstehung des Fleisches* (Kretschmar, qui examine le problème des origines d'une formule didactique) ; *Gesetz, Tod und Sünde in Luthers Auslegung des 90. Psalms* (Lohse) ; *Geschichtlich wirksames Sterben* (L. Goppelt, qui met en lumière l'action de trois morts dans l'histoire : celle de Socrate, de Jules-César, de Jésus, et jetant un « pont » avec la dogmatique en faisant ressortir l'action « sui generis » de la croix) ; *Der Name « Gott »* (Röhricht) ; *Todeserfahrung und Lebenserwartung* (H. P. Schmidt) ; *Tod Jesu und Schmerz Gottes* (Margull). — Avec Wenzel Lohff et ses *Theologische Erwägungen zum Problem des Todes*, nous sommes à la pointe de l'actualité, puisque ses *considérations* sont en relation surtout avec les découvertes contemporaines de la médecine. — Trois chapitres concernent l'histoire des religions : Bürkle : *Der Tod in den afrikanischen Gemeinschaften* ; H. Meyer : *Der Kampf mit dem Tode bei indischen Bergstämmen* ; Stephen Neill : *Die Macht und die Bewältigung des Todes in Hinduismus und Buddhismus.* — On ne sera pas surpris de découvrir aussi la présence d'une étude d'ordre « littéraire » : *Tod und Leben im der modernen Dichtung* (Müller - Schwefe). On sait en effet que Thielicke a mis en exergue à son important ouvrage de 1945-46 : *Tod und Leben. Studien zur christlichen Anthropologie*, ces mots de Dilthey : « Das Verhältnis, welches am tiefsten und allgemeinsten das Gefühl unseres Daseins bestimmt, (ist) das des Lebens zum Tode ». La « théologie de la mort », sous tous ses aspects, l'a toujours préoccupé. C'est sans aucun doute la raison essentielle qui a guidé ses collègues dans le choix de leurs contributions. — Le livre s'achève par une *Bibliographie Helmut Thielicke*, partant de 1932 et s'arrêtant à l'année jubilaire 1968 (20 pages). — Quant aux deux pages qui ouvrent ce beau volume, elles sont d'une grande actualité : un merci très sobre de collègues, reconnaissants surtout des contacts étroits établis par leur doyen avec les enseignants des autres facultés : juristes, médecins, sociologues. Ces contacts, selon eux, prouvent à l'évidence que la science théologique a plus que jamais sa place — unique — au sein de l'*organon* de l'Université.

EDMOND GRIN.



ANDRÉ MANARANCHE : *Y a-t-il une éthique sociale chrétienne ?* Paris, Le Seuil, 1969, 254 p.

Chacun sait à quel point la question contenue dans le titre de cet ouvrage est aujourd'hui débattue. Les projets d'éthique sociale chrétienne sont aussi nombreux que contradictoires ; ils divergent autant par les prémisses théologiques sur lesquelles ils s'établissent que par les solutions pratiques qu'ils proposent. Et plus nombreuses encore sont les critiques formulées à l'égard de ces projets, critiques qui portent elles aussi autant sur les motivations théologiques que sur les propositions concrètes. — Le mérite de l'ouvrage d'André Manaranche est de faire un inventaire œcuménique très complet et fort bien documenté de toutes ces tentatives et de toutes ces critiques ; on peut regretter toutefois qu'il n'ait pas ouvert le dialogue davantage du côté de la théologie orthodoxe en associant à son enquête des auteurs comme Olivier Clément (une seule fois cité), Jean Corbon, Nikita Struve et d'autres. Cette lacune aurait peut-être évité une certaine superficialité d'analyse dont nous reparlerons plus loin. — Dans une première partie, l'auteur met en évidence les difficultés de toute éthique chrétienne aujourd'hui, dues aux fluctuations rapides de la dogmatique et de l'exégèse. Puis il rend compte, dans une seconde partie, des critiques adressées plus spécialement aux projets d'éthique *sociale*, à cause de leurs difficultés d'articulation avec l'Écriture et en raison de l'insuffisance de leurs instruments d'analyse sociale, économique et politique. Enfin, en troisième lieu, il tente de décrire les conditions requises pour l'élaboration d'une éthique sociale chrétienne juste, selon lui. Et il conclut : « Le plus important, si l'on veut, c'est de comprendre que *Jésus-Christ est la justesse parfaite de l'homme...* mais que, lorsqu'on a cru à cela, *tout est révélé et rien pourtant n'est su...* C'est sans doute cela, le point de départ d'une éthique sociale chrétienne. » Cette phrase, la dernière de son ouvrage, atteste que l'auteur n'est parvenu en fin de compte qu'à établir le point de départ d'une réflexion utile. — Dans une récente publication, Roger Mehl a clairement décrit les points de convergence et de divergence entre « l'éthique catholique et l'éthique protestante ». A mon sens, le tour d'horizon de Manaranche est fort intéressant mais reste finalement assez superficiel ; son auteur demeure embarrassé parce qu'en dépit d'une rapide analyse œcuménique des fondements de l'éthique, il n'a pas été au fond du problème théologique. En fait, il est beaucoup plus sensible aux critiques externes que le monde adresse à une réflexion théologique (et chacun sait qu'il se trouve dans toutes les confessions des porte-paroles véhéments de ces critiques externes, d'ailleurs nécessaires à entendre) qu'à une autocritique théologique approfondie. Et, en dépit de mises en question souvent très incisives et ironiques de la théologie catholique, c'est toujours dans la problématique traditionnelle romaine qu'il reste enfermé pour définir les conditions d'une plus juste éthique sociale chrétienne. Or, dans ce cadre, s'il est bien question parfois du drame cosmique de la Croix et de la Résurrection, on ne voit nulle part que celui-ci *informe* la vie sociale de l'humanité. Il demeure comme à l'écart de l'histoire profane, même s'il est verbalement mentionné ; le raisonnement se poursuit à l'intérieur de catégories philosophiques qui l'ignorent presque complètement. La communauté et la personne humaines sont considérées en dehors de cet événement et l'on n'aperçoit pas que la vie des sociétés en soit modifiée d'une façon ou d'une autre ; on semble ignorer que le processus de détérioration pathologique qu'elle subit constamment en découle et l'on paraît également tenir pour insignifiante l'action clinique entreprise par le Christ dans le monde, à son insu. Les clés de

connaissance des sciences humaines sont tenues trop facilement comme décisives pour la compréhension de la réalité terrestre ; si bien que l'Eglise semble devoir finalement reviser sa position dans la vie politique, économique et sociale non pas tellement pour être fidèle à sa mission que pour mieux échapper aux critiques du monde, quelle que soit la nature de celles-ci. Certes, tout ce que dit l'auteur sur les méthodes de travail de l'Eglise est fort pertinent et elle aurait bien tort de n'en pas tenir compte ; mais l'enjeu de son autocritique est beaucoup plus important. Toutefois, tel qu'il est et dans l'état difficile de la question aujourd'hui, cet ouvrage est un indispensable outil de travail.

ANDRÉ BIÉLER.

JOSEPH MOREAU : *Le sens du platonisme*. Paris, Les Belles-Lettres, 1967, 394 p.

HISTOIRE  
DE LA  
PHILOSOPHIE

Peut-on écrire encore sur Platon ? Le livre de M. Moreau nous permet de répondre affirmativement. Il nous donne non seulement une mise au point, d'une remarquable clarté, de notre savoir sur la philosophie de Platon, mais encore une interprétation moderne d'esprit et capable de rendre intelligible pour nous des textes qui pouvaient nous demeurer étrangers. Platon est replacé dans la tradition occidentale qui conduit à Descartes et à Kant : « L'Idée platonicienne, lit-on à la page 97, n'est pas une représentation abstraite, mais un concept *a priori*. » Ou encore : « L'Idée, c'est, avant tout la relation définie *a priori* par l'esprit, et qui, appliquée à la diversité et à la mobilité des impressions sensibles, y détermine des objets stables ; la relation est, en effet, l'instrument de la mesure et la condition de l'objectivité » (p. 301). On retrouve dans cet ouvrage la thèse déjà défendue par M. Moreau à propos de l'analogie de la Ligne, selon laquelle les deux modes de la connaissance intellectuelle se distinguent par leur clarté et leur certitude, mais ne se rapportent pas à des objets différents : « ... L'analyse mathématique et la synthèse finaliste sont deux degrés successifs de la connaissance de l'Univers physique, ramené d'abord à sa structure intelligible, puis trouvant son fondement dans une raison absolue... » (p.150). L'auteur se représente comme suit ces deux degrés : d'abord on conjecture, à partir de l'observation, la structure intelligible de l'Univers, on formule des hypothèses qui permettent de rendre compte des phénomènes, de reconstruire idéalement les données de l'observation ; ensuite on rend raison de cette structure à partir d'une exigence absolue, c'est-à-dire de l'Idée du Bien. M. Moreau souligne ainsi vigoureusement l'importance et la primauté de la finalité dans la perspective platonicienne. Même si certains lecteurs trouvaient les interprétations de M. Moreau trop marquées par la pensée moderne, ils ne pourraient manquer de lui être reconnaissants pour les analyses qu'il apporte des Dialogues les plus difficiles et pour les grands éclaircissements qu'il fournit sur une pensée riche et complexe s'il en fut. Trois articles du même auteur sur Platon, datant de 1944, 1947 et 1955, sont réimprimés à la fin de l'ouvrage ; une note bibliographique concernant les études platoniciennes de l'auteur et un index des noms et des choses sont encore au service des lecteurs.

FERNAND BRUNNER.

JOSEPH MOREAU : *Plotin ou la gloire de la philosophie antique*. Paris, Vrin, 1970, 222 p.

M. Moreau présente ici avec sa clarté coutumière un exposé complet de la doctrine de Plotin et l'interprétation de plusieurs points délicats. Il a divisé son ouvrage en seize chapitres : il part de la cosmologie pour s'élever aux causes

du monde, s'arrêter aux questions relatives au monde intelligible, à l'intellect, à l'Un, et pour redescendre ensuite à l'âme, à la nature, à l'étendue, au temps et aux âmes individuelles ; il est amené alors à traiter des rapports de l'âme individuelle et du corps, des facultés de l'âme, de la purification spirituelle et de l'union avec l'absolu. Ce plan habile permet d'examiner un à un, dans un ordre logique et didactique, les différents aspects de la pensée de Plotin. L'auteur les situe par rapport aux doctrines de Platon, d'Aristote et des Stoïciens, de sorte que la dette du philosophe à l'égard des ses devanciers comme son originalité ressortent avec netteté. La plupart des lecteurs seront d'accord sans doute avec M. Moreau pour dire que Plotin reste fidèle à la sagesse grecque, car celle-ci n'est pas « un rationalisme exclusif de toute inquiétude transcendante » (p. 14). Plotin a uni des préoccupations religieuses aux préoccupations scientifiques, mais il « n'a pas eu besoin pour cela de briser les cadres de la philosophie hellénique ; il lui a suffi de leur rendre souplesse et dynamisme, de remonter des dogmes scolaires à l'inspiration du platonisme, à son élan dialectique et à ses intuitions mystiques » (p. 209). Mais interpréteront-ils comme l'auteur l'union plotinienne avec l'absolu comme un retour de la puissance intellectuelle à sa simplicité originelle sans qu'elle cesse pour autant d'être énergie dérivée (p. 197-199 et 207-208) ? Et accepteront-ils l'insistance de M. Moreau sur l'irréalité de la matière et des objets sensibles (v. g., p. 109) ? Il sauront gré en tout cas à M. Moreau de les avoir conduits d'une main si sûre dans le dédale des Ennéades.

FERNAND BRUNNER.

NAGUIB BALADI : *La pensée de Plotin*. Paris, Presses Universitaires de France, 1970, 128 p. (Initiation philosophique, 92.)

Cet exposé de la pensée de Plotin est centré d'une manière originale sur une notion qui revient à plusieurs reprises chez l'auteur des *Ennéades* et à des moments décisifs : l'audace. Cette notion souligne l'aspect de discontinuité dans l'univers de Plotin. Il y a d'abord l'audace du théologien : il croit l'homme capable de l'expérience mystique qui fait avancer la réflexion sur Dieu et sur tout le système de l'être. Il y a ensuite l'audace de la procession hors de l'Un, car l'audace, selon l'auteur, est une catégorie antérieure à la procession. Sans l'audace de l'engendré, rien ne serait : « L'audace est la à fois séparation de l'Un ou écart à partir de l'Un, et constitution ou génération de l'être et de l'intelligence » (p. 61). Il y a aussi l'audace de l'âme qui produit le temps et se divise dans les âmes individuelles. Il y a enfin l'audace de la matière, audace impuissante, puisqu'elle s'empare non des formes, mais de leurs reflets pour constituer le monde de l'illusion. La lecture de cet ouvrage est stimulante. Elle nous fait découvrir des aperçus nouveaux sur la pensée de Plotin et nous invite à d'importantes réflexions sur la nature de l'âme et la destinée de l'homme.

FERNAND BRUNNER.

PAUL BASTID : *Proclus et le crépuscule de la pensée grecque*. Paris, Vrin, 1969, 306 p.

L'auteur est un juriste qui réalise un projet qui date de ses études à l'École normale supérieure : entreprendre un travail sur Proclus. Il présente ici l'analyse de l'œuvre « riche mais souvent obscure » du Diadoque. Après avoir examiné la vie et l'œuvre de Proclus et avoir situé le philosophe dans l'école néoplatonici-

cienne, l'auteur étudie les cinq commentaires sur des Dialogues de Platon en en suivant pas à pas le contenu. Puis il présente les aspects principaux du système de Proclus : l'Un (chapitre V), les hénades (ch. VI), la défense du paganisme (ch. VII), l'être, la vie et l'intelligence (ch. VIII), l'âme (ch. IX), la nature et le monde sensible (ch. X), la morale (ch. XI), l'œuvre scientifique (ch. XII) ; le dernier chapitre est consacré à l'influence de Proclus. L'auteur procède en analysant les passages de l'œuvre qui se rapportent principalement à ces différents aspects de la doctrine. Il suit les *Eléments de théologie* pour les chapitres V et VI, la *Théologie platonicienne* pour le chapitre VII ; il revient aux *Eléments* pour les chapitres VIII et IX ; le *Commentaire sur le Timée* fournit la matière du chapitre X et les traités traduits par Guillaume de Moerbeke, celle du chapitre XI. On ne trouvera donc pas ici une interprétation nouvelle de la pensée de Proclus, mais la patience qu'il a fallu pour déchiffrer tant de textes, et des textes si difficiles, pour nous en donner le résumé n'en est pas moins d'un grand prix. L'auteur attribue à Proclus un certain nombre de faiblesses, mais finalement il porte sur lui un jugement favorable : « Le grand mérite de Proclus, écrit-il, est de nous offrir un vaste panorama où prennent place à leur rang toutes les philosophies qui l'ont précédé et sur les ruines desquelles la sienne tente de s'élever. C'est avec piété qu'ils nous en présente le tableau ; et sans lui bien des détails de leur développement nous échapperaient. Quant à son système personnel, il ne manque certes ni d'ampleur ni d'ingéniosité » (p. 496).

FERNAND BRUNNER.

TEODORO DE ANDRÉS, S.J. : *El Nominalismo de Guillermo de Ockham como Filosofía del Lenguaje*. Madrid, Editorial Cremos, 1969, 302 p. (Biblioteca hispánica de filosofía, 60.)

Dans l'introduction générale, l'auteur, professeur d'histoire de la philosophie médiévale à Madrid, passe rapidement en revue les divers aspects de la recherche actuelle concernant Ockham et dit tout ce qu'il doit aux écrits et cours de P. Vignaux. — Il se rend compte du caractère ambigu de l'expression « philosophie du langage » appliquée à la pensée d'Ockham, et c'est pourquoi il précise dans quel sens il l'emploie : pour exprimer ce « fait indéniable » qu'Ockham « interprète le concept — avec une originalité remarquable — comme signe linguistique naturel ; interprétation qui, à son tour, implique une vision de la connaissance comme système (Ockham dirait « complexum ») de signes linguistiques naturels » (p. 22). Cela ne signifie pas que les signes linguistiques arbitraires (oraux ou écrits) n'aient pas retenu l'attention d'Ockham, mais leur étude, si importante pour les linguistes actuels, n'a revêtu qu'un caractère secondaire dans sa pensée, centrée sur les problèmes du langage intérieur et naturel. — L'ouvrage comporte quatre parties : 1. Etude des présuppositions initiales de l'ockhamisme en tant que réaction contre les diverses formes de « réalisme ». 2. Etude de la théorie ockhamiste du signe et de la signification. 3. Application concrète de la théorie de la signification linguistique au problème de la connaissance conceptuelle. 4. La théorie de la « suppositio » (« clé ultime permettant de comprendre la véritable perspective de la position d'Ockham », p. 23). — Ces quatre parties sont suivies d'un appendice consacré à la relation entre la « suppositio » secondaire ockhamiste et le métalangage.

JEAN-CLAUDE MARGOT.

ANTONIO ANTONACI : *Francesco Storella, filosofo salentino del cinquecento*. Bari, Salentina, 1966, 240 p. (Pubblicazioni dell'Istituto di Filosofia, 9.)

Cette monographie, bien documentée et très consciencieuse, exhume de l'oubli la personnalité et l'œuvre d'un philosophe du Midi de l'Italie, d'Alessano près d'Otrante, qui fut l'un de maîtres de Giordano Bruno. Figure mineure parmi les philosophes aristotéliens du milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, Storella ne manque pas d'originalité. Il eut le mérite de reconnaître la valeur de la logique en tant que science. Dans ses études sur Aristote, il s'efforça, avec un sens critique averti, de distinguer les œuvres authentiques des apocryphes. Il fit de même à l'égard des écrits de Thomas d'Aquin. Le livre d'Antonaci donne des indications intéressantes sur les universités de Padoue, de Naples et de Salerne où Storella enseigna et sur les courants d'idées qui y régnaient. Courants très vivants bien que surveillés par l'Inquisition.

LYDIA VON AUW.

ELIE DENISSOF : *Descartes, premier théoricien de la physique mathématique. Trois essais sur le « Discours de la méthode »*. Louvain, Paris, Nauwelaerts, 1970, 134 p. (Bibliothèque philosophique de Louvain, 22).

L'auteur secoue les traditions herméneutiques les mieux établies et nous convie à une nouvelle lecture du *Discours de la méthode*. Non pas à la manière de certains critiques contemporains pour lesquels comprendre, c'est ramener à soi, mais au contraire selon la meilleure conception de l'explication de textes, qui consiste à rechercher l'intention de l'écrivain en fonction de lui-même et de son temps. Il nous donne ainsi un exemple de méthode et nous convainc de la fécondité de celle-ci en renouvelant l'interprétation de passages extrêmement connus du *Discours*, sur lesquels il semblait que tout avait été dit, tel le début de la première partie : « Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée... » On regrette seulement que l'auteur se soit limité à trois essais et ne nous ait pas fourni un commentaire de la totalité de ce texte classique qu'il considère à juste titre comme plus difficile à comprendre qu'on ne le croit d'ordinaire. Ce sera sans doute pour plus tard. Sa thèse, indiquée dans le titre de son ouvrage, est que Descartes est essentiellement un théoricien de la physique et même de la physique expérimentale : c'est « son principal intérêt ». Mais de là à dire que les considérations sur l'éthique et la métaphysique contenues dans le *Discours* relèvent de l'opportunisme, il y a un pas que l'auteur a peut-être franchi trop allégrement. C'est sans doute de ce côté que lui viendront les critiques. Une table analytique alphabétique résume les thèses très claires et très vigoureuses de cet intéressant ouvrage.

FERNAND BRUNNER.

JOHN H. NEWMAN : *The Philosophical Notebook*. Vol. I et II. Louvain, Nauwelaerts Publishing House, 1969-1970, 257 p. et 218 p.

Le premier de ces deux volumes, qui constitue une introduction générale à la philosophie de Newman, permet de mieux comprendre le second, reproduction exacte du *Philosophical Notebook* (auquel on a ajouté, en appendice, la « Lettre sur la matière et l'esprit » du 1<sup>er</sup> septembre 1861). Le monde philosophique auquel appartient Newman est totalement étranger aux philosophes anglais contemporains ; ceux d'entre eux qui sont catholiques estiment, du reste,

que Newman n'a pas de philosophie digne de ce nom, et le soupçonnent de vouloir, par ses écrits, bien plus exercer une influence personnelle qu'engager une recherche philosophique proprement dite. E. J. Sillem s'efforce de montrer au contraire que Newman a réellement une philosophie, et qu'elle est pour le moins digne d'intérêt. L'accès à sa pensée est sans doute difficile pour beaucoup, car Newman parle à la fois pour lui-même et pour ceux qu'il connaît, et cela d'une façon extraordinairement personnelle, mettant toute sa personnalité en chaque mot qu'il écrit (rappelons-nous combien est significative sa devise de cardinal : *Cor ad cor loquitur.*) C'est donc à travers la personne même de l'auteur que le lecteur doit saisir sa vision des choses, vision qui demeure, du reste, extrêmement subtile. Newman ayant lui-même toujours cherché la vérité objective dans le dialogue et à travers l'expérience de l'intersubjectivité, c'est seulement en acceptant de dialoguer avec lui, en ce qu'il a de plus personnel, que le lecteur a des chances de comprendre vraiment sa pensée. — Parmi les notes qui constituent le *Philosophical Notebook*, relevons celles qui concernent une preuve de l'existence de Dieu à partir de la conscience morale ; elles sont sans doute les plus intéressantes et mériteraient une plus ample discussion.

ALIX PARMENTIER.

MARIE-THÉRÈSE PRADINES et JEAN-PAUL LAFFONT : *Georges Bastide, philosophe de la valeur*. Toulouse, Privat, 1970, 186 p.

PHILOSOPHIE  
CONTEMPO-  
RAINE

Georges Bastide venait de présider la séance inaugurale du Congrès des philosophes de langue française à Nice, en septembre 1969, lorsque, assis devant moi dans le restaurant universitaire, il se sentit subitement très mal, Le 9 septembre il s'éteignait, victime d'une crise cardiaque. Ses disciples et amis publient, sur sa vie, son œuvre, son influence, un livre digne des siens. Le présent ouvrage répond en effet parfaitement aux lois du genre : il est même bien davantage que cela. Car outre les renseignements indispensables (notice bibliographique, extraits inédits, bibliographie complète), ce livre fournit un véritable itinéraire de la pensée de Georges Bastide. J'ajouterais que cette réussite assez remarquable ne donne prise à aucun des défauts qu'on remarque habituellement dans ce genre d'ouvrages : excès dans le jugement, estimations et surtout valorisations purement affectives. Bien au contraire, les auteurs ont servi ici, derrière la personne et l'œuvre de Georges Bastide, la cause des philosophes et de la philosophie. On peut lire en page 33 le passage suivant : « Quelques jours avant sa disparition, Georges Bastide disait à une de ses étudiantes : « Il n'y a pas de philosophie, il n'y a que des philosophes ». Et pourtant (ajoutent les auteurs), les philosophes disparus, leur philosophie demeure. » — On ne saurait mieux dire.

J.-CLAUDE FIGUET.

JACQUES LECLERCQ : *Introduction à la sociologie*, 4<sup>e</sup> édition mise à jour par Jean Ladrière. Louvain, Nauwelaerts, 1969, 292 p.

L'*Introduction à la sociologie*, de Jacques Leclercq, connaît une quatrième édition, signe de son succès. Elle a le mérite d'offrir au lecteur un panorama général de la sociologie à travers son histoire et les tendances de ses chercheurs. La terminologie reste simple, abordable sans introduction particulière. Mais il

s'agit bien d'un « tableau de la sociologie qu'on vient d'esquisser à grands traits... », selon le propos de l'auteur lui-même, tiré de la première ligne de sa conclusion. Cependant, on peut se demander si une refonte plus complète de l'ouvrage ne s'imposait pas au moment d'envisager une nouvelle édition. Si l'on consulte les deux volumes du Manuel de sociologie de Cuvillier, parus il y a déjà dix ans, il est évident que, toutes proportions gardées, pour les mêmes chapitres, ce dernier offre des ressources infiniment plus grandes à l'étudiant que l'introduction de J. Leclercq. Il est à la fois ouvrage de références et base de travail. On trouve en fin de volume de l'introduction de J. Leclercq, une courte bibliographie d'une centaine de titres. Le choix est volontairement limité, mais l'accent est mis surtout sur des ouvrages anciens, des classiques en un certain sens. N'eut-il pas mieux valu, malgré le volume réduit de l'ouvrage, et sans doute la volonté de l'auteur d'en conserver le cadre original, en faire un instrument de travail d'une conception plus actuelle ?

HÉRALD CHATELAIN.

MICHEL COMBÈS : *Fondements des mathématiques*. Paris, Presses Universitaires de France, 1971, 100 p. (Initiation philosophique, 97.)

Rien n'est plus important en mathématiques contemporaines que le problème des antinomies, et rien n'est plus difficile à comprendre pour un non initié. Remercions donc M. Combès d'avoir présenté, dans une collection d'initiation, de façon claire et généralement compréhensible, ce problème et ses développements propres. — Chaque assertion se voit non seulement commentée, mais éclairée par des exemples simples. Les thèmes traités sont, d'abord, le logicisme de Russell, puis l'intuitionnisme, la solution axiomatique, et enfin le formalisme. Un résumé des positions prises, et leur affrontement systématique, permet de synthétiser le problème, avant que l'auteur ne conclue par une discussion plus contestable sur le rôle de la querelle des universaux dans le problème.

J.-CLAUDE FIGUET.

*Studii de istorie a filozofiei universale, I*. București, Editura Academiei Republicii Socialiste România, 1969, 271 p.

Ces études sont consacrées à quelques aspects de la philosophie universelle de la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle. On veut élucider les principaux aspects de la pensée philosophique contemporaine — dans le sens le plus large du terme, qui inclut non seulement des problèmes de gnoséologie et d'ontologie, considérés comme purement philosophiques, mais aussi de sociologie, d'éthique, d'esthétique, de philosophie de l'histoire, de philosophie de la culture, etc. Ce volume n'offre pas une image complète de la pensée philosophique de notre siècle sous tous les aspects, mais il fait une incursion dans le temps, en mettant en valeur les problèmes essentiels, en utilisant comme méthode de travail la pensée marxiste. « Le message de l'œuvre de Saint-Exupéry » est vraiment un chapitre remarquable, qui remet en question le problème existentiel de l'homme, ses responsabilités, son sens unique et noble dans le monde. — Ce livre est écrit avec une grande probité scientifique ; son style attrayant le rend accessible à un lecteur non spécialiste.

ANA GIUGARIU.